HAL
open science

Deux poids, deux mesures ?Fatigue des riches et fatigue des pauvres en Europe à la fin du XIXe siècle

Marc Loriol

To cite this version:

Marc Loriol. Deux poids, deux mesures ?Fatigue des riches et fatigue des pauvres en Europe à la fin du XIXe siècle. Histoire et société. Revue Européenne d'Histoire Sociale, 2002, 4, pp.83-93. halshs-00364528

HAL Id: halshs-00364528

https://shs.hal.science/halshs-00364528

Submitted on 26 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Deux poids, deux mesures ?
Fatigue des riches et fatigue des pauvres en Europe à la fin du XIXe siècle

Version de travail d'un article publié dans :
Histoire et société. Revue Européenne d'histoire sociale, n° 4 (décembre), 2002, pp 82-93.

Marc LORIOL
Laboratoire Georges Friedmann (CNRS-Paris I)

Dans le roman clé des Rougon-Macquart, *Le docteur Pascal*, Emile Zola développe longuement le thème de la fatigue intellectuelle dont souffre le personnage principal du fait de ses recherches scientifiques : « *Au bout d'un mois de ce surmenage, il tomba à un tel épuisement nerveux que la maladie, depuis quelques temps en germe, se déclara avec une violence inquiétante. Pascal, à présent, lorsqu'il se levait le matin, se sentait anéanti de fatigue, plus appesanti et plus las qu'il n'était la veille en se couchant. C'était ainsi une continuelle détresse de tout son être, les jambes molles après cinq minutes de marche, le corps broyé au moindre effort, ne pouvant faire un mouvement sans qu'il n'y eut au bout l'angoisse d'une souffrance* [...]. *L'état d'épuisement nerveux où le surmenage et le chagrin l'avait réduit le livrait sans résistance possible à cette hantise de la folie et de la mort.* » L'auteur de *La joie de vivre* reprend ici à son compte les exposés de Charcot sur la neurasthénie, mais en propose sa propre « traduction » qui n'est pas du goût du célèbre psychiatre de la Salpetrière (Lepenies, 1990)[1].
A l'opposé de l'intérêt de Zola pour la fatigue intellectuelle, la prise en compte de la fatigue du peuple se fait selon une tonalité toute différente. Que ce soit celle du mineur dans *Germinal*, de l'ouvrière dans *l'Assommoir*, du cheminot dans *La bête humaine*, du paysan dans *La terre* ou même des vendeuses dans *Au bonheur des dames*, cette fatigue n'est perçue qu'en termes de surmenage et d'usure et non comme une maladie du type de celle du docteur Pascal. L'image de l'ivresse (« ivre de fatigue », de l'écrasement, de l'hébétude, d'un corps fragilisé et harassé par un excès d'efforts. Jamais cette fatigue n'est décrite comme celle du docteur Pascal. Le romancier, pourtant ouvert aux souffrances ouvrières, relate d'ailleurs ainsi la consultation auprès de Pascal d'un ouvrier cordonnier venu se plaindre de découragement et de troubles mentaux : « *Il le renvoya affectueusement en lui conseillant de reprendre sa vie de travail, ce qui était la meilleure hygiène physique et morale* ». Le pauvre ne peut pas souffrir d'une fatigue mentale, mais seulement d'une fatigue physique liée au travail et aux conditions de vie. S'il souffre d'une maladie mentale, celle-ci doit être propre à sa classe pour les médecins de l'époque : alcoolisme, hystérie, débilité, etc.
Ce traitement différent de la fatigue des riches et de la fatigue des pauvres se retrouve en fait largement dans les travaux médicaux de la fin du XIXe siècle. Ces travaux sont alors marqués par deux traditions qui n'ont que peu communiqué entre elles : les travaux des neurologues sur la neurasthénie et ceux des psychophysiologistes sur la fatigue au travail. Si les seconds ont porté une attention importante aux conséquences physiques, mais aussi nerveuses, du travail dit « manuel », ils ont eu également certaines difficultés à se défaire de l'idée d'un travail intellectuel qui serait autant voire plus fatigant que le travail manuel.

La neurasthénie : de la maladie de l'élite à la banalisation

Le terme de neurasthénie est proposé pour la première fois en 1869 par le médecin new-yorkais George Beard, auteur en 1880 de l'ouvrage fondateur sur le sujet : *A practical treatise on nervous exhaustion*. Elle désigne « tous les types d'épuisement nerveux ayant pour centre le cerveau ou la moelle épinière ». Beard décrit la maladie avec une soixantaine de symptômes et en fait une maladie de civilisation, plus précisément du mode de vie américain à l'origine de sollicitations excessives du

[1] D'après l'analyse du psychiatre Edouard Toulouze, qui publie en 1896 son *enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie*, Emile Zola lui-même aurait souffert de problèmes très proches de la description qu'il donne des crises du docteur Pascal : succession de phases de surmenage et d'abattements *"névropathiques"* D'autres romanciers, comme Huysmans, Proust, les Goncourt, ou Maupassant sont aussi connus pour avoir souffert de neurasthénie.

système nerveux. L'accélération des modes de communication, des découvertes scientifiques et l'exactitude dans la mesure du temps obligent ainsi les hommes d'affaires à être de plus en plus réactifs et attentifs. La nécessité d'entretenir des rapports sociaux ou mondains de plus en plus soutenus explique que les émotions naturelles doivent être réprimées au prix d'efforts importants. Enfin, les progrès de la civilisation et de la prospérité économique ne sont possibles que grâce à une épuisante prise en compte des conséquences futures de nos choix

Ces multiples occasions nouvelles de sollicitation de la force nerveuse dépasseraient, pour Beard, les capacités naturelles des hommes et surtout des femmes. Cela provoquerait des microtraumatismes des nerfs responsables d'une déperdition électrique de l'énergie nerveuse responsable de l'épuisement. Ce risque ne concernerait toutefois pas « la grande majorité des américains qui sont des travailleurs physiques plutôt qu'intellectuels, n'ont qu'un faible niveau d'éducation et n'ont pas l'ambition de devenir célèbres ou riches » (Beard, 1881). La neurasthénie, pour le médecin américain, est donc une maladie supérieure qui touche des êtres supérieurs, contrairement à l'hystérie ou à l'ivrognerie qui sont les maladies des noirs, des pauvres, des peuples primitifs ou même des vieux pays européens.

Toutefois les médecins et les riches patients européens vont vite s'emparer de cette notion pour rendre compte de leurs difficultés. La neurasthénie est « importée » en France par le docteur Charcot, notamment dans ses « leçons du jeudi » en 1883, ainsi que par Adrien Proust – le père de l'écrivain – et Georges Ballet (*L'hygiène du neurasthénique*, 1887).

Dans l'article « neurasthénie » de *La Grande Encyclopédie*, publiée en 1900, le docteur Potel remarque (p. 986, tome 24) : « *A la suite de cette étude active, la neurasthénie est devenue une maladie à la mode, si nous osons risquer le mot. Elle est devenue aussi une étiquette commode, que malades et médecins appliquent au petit bonheur* ».

Le succès des théories sur la neurasthénie dans les milieux cultivés peut, tout d'abord, être relié au développement du travail intellectuel. L'époque, en effet, est marquée par la montée du travail non manuel : développement de la catégorie « employé » (on passe de 126 000 « cols blancs » à 352 000 de 1866 à 1901 à Paris ; d'après Charle, 1991, p. 188), l'augmentation du nombre de fonctionnaires (doublement du nombre de fonctionnaires entre 1860 et 1900, *idem* p. 195) et surtout la « *naissance des intellectuels* » (le nombre des journalistes et hommes de lettre double entre 1872 et 1901 et celui des universitaires entre 1881 et le début du siècle). A cela, il faut ajouter la montée en puissance du travail scolaire (lois scolaires de Jules Ferry, développement du secondaire et du primaire supérieur...). La fatigue du collégien et du lycéen constitue une préoccupation importante de la fin du XIXe siècle. Dans l'article déjà cité du docteur Potel celui-ci écrit (page 986), « *la neurasthénie a besoin pour se produire d'agents révélateurs. Le plus commun est le surmenage, non point le surmenage scolaire comme l'a prouvé Galton, mais les excès de travail intellectuel, surtout lorsqu'il s'y joint le surmenage moral* ». La clientèle qui vient se plaindre de neurasthénie est aisée et longtemps la neurasthénie est présentée comme une maladie ne touchant que les « couches supérieures » de la population.

La représentation même de la neurasthénie comme conséquence du surmenage intellectuel est logiquement liée à l'étiologie sociale qui en est donnée. Ainsi, le docteur Proust (1887) déclare n'avoir eu pratiquement aucun malade issu de la classe ouvrière, « *car les ouvriers n'utilisent pas leur cerveau* ». Pour Edward Shorter (1992), la tendance à réserver le diagnostic de neurasthénie à des catégories sociales précises traduit chez certains neurologues la volonté d'attirer dans leurs cabinets la lucrative clientèle des hommes d'affaire. Pour convaincre ce type de patient de l'intérêt de se faire soigner, le docteur Charles Hugues écrit, dans un article de 1906 : « *Les hommes d'affaire énergiques connaissent bien la signification d'un déficit sur leur compte en banque et ne le traitent pas aussi à la légère qu'ils ne le font pour un déficit de leur système nerveux* » (cité dans Shorter, 1992, p. 224).

Pourquoi la neurasthénie a-t-elle d'abord été perçue comme une maladie des classes aisées à une époque où les conditions de vie des classes populaires étaient pourtant si difficiles et pénibles ? Une première explication peut être trouvée dans le processus de sélection des patients. La clientèle des médecins en général et surtout celle, en particulier, des médecins renommés qui ont développé les travaux sur la neurasthénie, est composée, à la fin du XIXe siècle, en grande majorité, de membres des catégories urbaines et plutôt aisées où la fonction intellectuelle l'emporte sur le travail physique. Les attitudes des patients vis-à-vis du corps et de la maladie, différentes dans chaque classe sociale, jouent probablement un rôle dans le fait de ne diagnostiquer la neurasthénie essentiellement que pour des malades aisés. L'usage du médecin dans les classes populaires du début du siècle ne se fait qu'au dernier moment, quand le corps ne peut plus être utilisé pour le travail, surtout en France où peu

d'ouvriers et pratiquement aucun paysan ne sont couverts par une caisse d'assurance maladie. Dans ces conditions, un mal-être existentiel n'a que peu de chances d'aboutir à une consultation.
Les attitudes médicales, tant professionnelles que profanes, vis-à-vis de la fatigue sont ainsi cohérentes avec l'ordre social dominant en ce sens qu'elles ne remettent pas en cause la légitimité d'une dure exploitation de la force de travail ouvrière. La fatigue des classes oisives est mieux acceptée dans les cabinets médicaux que celle des classes laborieuses.
Mais, à partir de la fin du siècle, certains médecins, amenés à traiter des patients d'origine plus modeste, comme les psychiatres exerçant en asile d'aliénés, commencent à reprendre le diagnostic de neurasthénie pour rendre compte des problèmes de leurs malades. Les médecins allemands notamment sont parmi les premiers à développer le thème de la neurasthénie des classes laborieuses, conséquence, selon eux de la prolétarisation croissante qui vient contrarier les aspirations des ouvriers, notamment les plus qualifiés. Ainsi, en 1900, dans un article de la *Deutcshe Zeitschrift für Nervenheilkunde* Karl Petrén estime que les deux tiers de ses patients neurasthéniques sont ouvriers ou paysans. La mise en place précoce en Allemagne d'un système de prise en charge médicale pour les ouvriers, dans le sillage de l'Assurance maladie de 1883, explique cet intérêt précoce. Deux jeunes médecins d'un sanatorium pour ouvriers de la banlieue de Berlin développent ainsi l'idée, dans un article de 1905, que l'incorporation de l'élite des ouvriers (imprimeurs...) dans la grande industrie, où le travail est monotone et mal payé, serait la cause de nouvelles souffrances : « *Ils vivent une vie sans satisfaction, sans véritables contentements ni distractions d'aucune sorte. N'importe qui ne débordant pas de force et de vitalité ne peut, dans ces conditions, que devenir neurasthénique* » (cité dans Shorter, 1992, p. 225). Les souffrances de la classe ouvrière peuvent bénéficier de l'étiquette relativement prestigieuse de neurasthénie. Ainsi, en 1902, une « épidémie » de neurasthénie est ainsi diagnostiquée chez les opératrices de téléphones de Berlin dont l'appareil nerveux pourrait être altéré par les chocs sonores et électromagnétiques. Elles obtiendront en 1905, après un long débat entre médecins, la possibilité de voir leur maladie déboucher sur une prise en charge dans le cadre de l'assurance invalidité (Killen, 1998).
En France, où les assurances sociales sont refusées par l'élite des médecins, la neurasthénie reste, jusqu'aux années 1920, généralement réservée aux catégories aisées. La difficile mise en place de l'assurance maladie pour les salariés de l'industrie et du commerce en 1928-1930 - qui permet une augmentation des visites médicales pour les ouvriers - coïncide avec la « découverte » de la neurasthénie dans les classes populaires et le recul de l'attrait des médecins pour cette entité pathologique. Certains médecins des quartiers bourgeois craignent alors de se voir envahis par des ouvriers réclamant que leur neurasthénie soit reconnue. Contre le nouveau système d'assurance, le premier président de la Confédération des syndicats de médecins français (CSMF), le professeur Balthasard écrit ainsi dans le *journal de médecine*, en 1928, « *l'individu sain, courageux, supporte une lourde charge pour l'entretien des neurasthéniques (dont le nombre s'est considérablement accru dans les dernières années) et des paresseux* » (cité dans Hassenteufel, 1997, p. 100). Quand les ouvriers peuvent accéder plus massivement à la médecine, la neurasthénie n'est plus une maladie mais de la paresse. Le médecin veut bien être complaisant avec ses riches clients payants mais pas avec les nouveaux assurés. Au début du siècle, la « sinistrose » avait d'ailleurs été un autre moyen utilisé pour disqualifier les plaintes ouvrières, suite à la mise place de la loi de 1898 sur les accidents du travail.
Avant 1930, seuls quelques médecins de campagne[2], comme le docteur Raymond Belbèze, auteur de *La neurasthénie rurale* (1911), estiment que la neurasthénie peut également être fréquente dans les classes populaires. Certains vont jusqu'à renverser le lien entre origine sociale et maladie ; ainsi, pour le docteur Terrien (*L'hystérie et la neurasthénie chez le paysan*, 1906), les troubles neurasthéniques seraient beaucoup plus nombreux parmi les paysans du fait de l'alcoolisme, des conceptions en état d'ivresse, des mariages consanguins, de l'angoisse chronique liée aux nombreuses superstitions dans les campagnes. Les médecins travaillant dans des asiles, qui reçoivent surtout des indigents, participent à ce mouvement. Dans un article de 1931 (*La fatigue du neurasthénique*, p. 57), le docteur Montassut observe : « *Nous avons été frappés au dispensaire de l'hôpital psychiatrique, du nombre de malades, qui, quoique appartenant à des races, professions, conditions sociales diverses, accusaient spontanément les mêmes sensations, parfois avec des expressions identiques. Sur le grand nombre de*

[2] Qui, contrairement aux médecins de grandes villes, sont souvent favorables aux assurances sociales (Loriol, 2002)

malades que nous y avons suivis depuis trois ans, nous avons retrouvé des symptomatologies superposables et des modifications concordantes. »
Cette démocratisation de la neurasthénie est contemporaine de sa psychologisation. La métaphore énergétique et le postulat de l'origine organique, liée au système nerveux, de la maladie sont remis en cause. En 1927, le psychiatre français Angelo Hesnard (*Les syndromes névropathiques*) affirme : « *La neurasthénie elle-même, est devenue un syndrome très rare, caractérisé par une impression subjective, de nature essentiellement physique qui éveille chez le patient la conscience de fatigue nerveuse ou d'épuisement. Mais personne n'a démontré que ces impressions sont bien causées par un épuisement du système nerveux central* ». Aucun lien ne pouvant être démontré entre une lésion physiologique qui serait localisée dans le système nerveux, une étiologie strictement mentale s'impose. Les psychologues et les psychanalystes feront par la suite de la neurasthénie la première « névrose » et des médecins qui l'ont inventée les pionniers de l'étude des maladies mentales. Mais, dans le même temps, des entités cliniques plus précises sont dégagées de l'archipel de la neurasthénie : Freud la distingue par exemple de la névrose d'angoisse ; en 1913, la neurosyphylis est isolée comme une maladie organique spécifique ; dans les années 1920 le terme de « dépression nerveuse » commence à être utilisé (Shorter, 1992), etc.
Reléguée par les professionnels de la santé au rang de fossile de l'histoire des maladies mentales, l'adjectif neurasthénique subsistera quelques temps dans le langage courant. Dans les années 1930 son utilisation est fréquente dans la littérature pour désigner un trait de caractère, un personnage taciturne, apathique, peu sociable, qui s'enferme sur lui-même. Ce passage dans le langage commun a sans doute contribué à la désaffection vis-à-vis de cette étiquette[3].

L'étude de la fatigue intellectuelle par la psychophysiologie de la fatigue

L'histoire de la psychophysiologie de la fatigue semble suivre une chronologie proche de celle qui va de la fatigue nerveuse à la neurasthénie, notamment en ce qui concerne l'acmé quantitative du tournant du siècle (1880-1920). Et pourtant elle reste, tant de par la méthodologie mise en œuvre que de par les enjeux sociaux sous-jacents, plutôt distincte et autonome. A partir des années 1870, les travaux sur la fatigue liée au travail industriel et intellectuel deviennent de plus en plus nombreux. Deux études marquent le début de ce mouvement, l'article du médecin britannique Poore publié en 1875 dans *The Lancet* (« *On fatigue* ») et l'ouvrage du docteur Carrieu, *De la fatigue et de son influence pathogénique*, publié à Paris en 1878. Ces deux travaux initiaux seront suivis de nombreux autres jusqu'aux années 1930. Ces recherches seront l'œuvre de médecins aussi bien que de physiologistes ou d'ingénieurs. Leur ambition est double : augmenter la productivité du travail tout en réduisant la fatigue et l'usure de la force de travail et promouvoir une gestion scientifique de la main-d'œuvre. La science de la fatigue doit être le moyen d'apporter une réponse rationnelle à la lutte des classes. La limitation progressive des souffrances ouvrières grâce à la diffusion des nouvelles connaissances en physiologie du travail serait en effet préférable à une révolution violente en terme de vue du progrès social. Pour Anson Rabinbach (1990, p. 121), « ces savants voyaient la physiologie industrielle à l'intersection de la politique sociale et de la médecine »[4].
Le physiologiste italien Angelo Mosso a profondément marqué les recherches sur la fatigue menées en Europe au début du XXe siècle. Longtemps, son ouvrage de 1895, traduit en français en 1905 (*La fatigue intellectuelle et physique*), a fait référence sur le sujet. Dans ce livre, il présente une théorie générale de la fatigue qui peut être résumée par sa fameuse loi de l'épuisement : l'épuisement musculaire produit par l'effort physique n'est pas proportionnel à l'effort fourni. En effet, plus le muscle est épuisé, plus l'énergie nécessaire à la production d'un effort constant est importante. Finalement, lorsque le muscle est presque totalement épuisé, le système nerveux (la volonté) entre en action. Si le muscle est capable de récupérer par le repos, il n'en est pas forcément de même pour le

---

[3] Dans certains pays, comme en Chine, elle est néanmoins resté un diagnostique assez fréquent dans la deuxième moitié de XXe. siècle (Kleinman, 1986).

[4] Il ne s'agit pas ici de présenter l'ensemble de ce mouvement scientifique – qui a apporté de nombreux éléments d'analyse concrète du travail ouvrier –, mais plus modestement de discuter de l'attitude de certains de ces auteurs sur le travail intellectuel. Pour une présentation plus précise : Friedmann (1945, p. 44 à 119), Rabinbach (1990), Schivelbusch (1990, p. 119 à 160) Corbin (1995) et Vatin (1999, p. 33 à 106).

système nerveux. La véritable fatigue est donc, pour Mosso, la fatigue nerveuse. C'est la raison pour laquelle il s'intéresse finalement dans ses recherches plus à la fatigue intellectuelle et nerveuse qu'à la fatigue physique. Alors que la fatigue physique est étudiée par des méthodes de laboratoire, la fatigue intellectuelle est largement approchée par les témoignages, nécessairement subjectifs, de Mosso et de ses collègues. On comprend alors bien pourquoi l'exemple de la leçon prononcée par le professeur prend une place aussi importante dans son livre : « *La force nerveuse est unique dans ses spécialisations diverses, de telle sorte que le fonctionnement exagéré de l'organe retentit sur celui de tous les autres. La consommation de force est un fait général, et les provisions d'énergie de notre corps peuvent se dissiper par l'activité exagérée d'une seule partie de celui-ci. Des expériences que j'ai faites sur la fatigue, il résulte qu'il n'en existe qu'une seule espèce : la fatigue nerveuse. C'est du moins là le phénomène prépondérant et la fatigue physique n'est au fond qu'un phénomène d'épuisement nerveux.* [...] *Dans la fatigue que cause une leçon, nous avons deux facteurs, l'un d'ordre intellectuel, l'autre d'ordre émotionnel ; du reste, ces phénomènes ne peuvent se séparer au point de vue ni de leurs causes, ni de leurs effets ; car l'émotion et la fatigue intellectuelle épuisent le cerveau* [...] ; *ce n'est pas là un effet d'imagination, et ces différences* [dans la taille de l'auditoire] *se traduisent par des chiffres, pour peu qu'on étudie les modifications des battements du cœur, de la pression sanguine, de la chaleur animale, de la respiration et de la force des muscles, avec l'ergographe*. »

Dans la lignée de Mosso, un certain nombre de physiologiste vont chercher à déterminer le mécanisme physiologique de la fatigue en postulant l'unicité du phénomène : il n'y aurait qu'une seule forme de fatigue, la fatigue physique et intellectuelle étant de même nature. La fatigue locale excessive, en effet met en danger l'ensemble de l'organisme de par les mécanismes chimiques qu'elle entraîne. De plus, quand le muscle est dépassé par l'effort à fournir le système nerveux doit « *entrer en jeu plus activement* » (Mosso, 1895), ce qui conduit à une forme encore plus pathologique de fatigue.

Les travaux sur la neurasthénie ont longtemps reposé sur l'idée qu'il s'agissait d'une « maladie de riches ». Alors que la mauvaise fatigue est une manière socialement acceptée pour les élites économiques et intellectuelles d'exprimer leur souffrance morale face aux nouvelles contraintes nées du processus de civilisation, le droit d'en souffrir n'est pas accordé aux pauvres. Cette différence repose sur le préjugé selon lequel le travail ouvrier ou paysan serait surtout musculaire. Or les travaux des psychophysiologistes de la fatigue défendent justement la thèse de l'unicité de la fatigue ou de l'impossibilité de dissocier, dans le travail humain, ce qui relève de la stricte fatigue musculaire de ce qui relève de la volonté ou du système nerveux central. L'ouvrier travaille aussi avec son cerveau car c'est lui qui commande au muscle de continuer à travailler malgré la fatigue locale. Ainsi, pour Mosso, il n'y a qu'une seule mesure générale de la fatigue : la force nerveuse, dont la dépense peut être occasionnée aussi bien par le travail musculaire que par le travail intellectuel. Mais ce n'est que de façon secondaire que la force nerveuse entre en jeu dans le travail musculaire, quand il y a surmenage, alors que le travail intellectuel peut provoquer directement un épuisement nerveux. « L'organisme est plus éprouvé par le travail quand il est déjà fatigué, précisément parce que le muscle qui dans son activité normale avait déjà dépensé l'énergie ordinairement disponible se trouve obligé, pour produire un nouveau travail, de faire appel aux forces qu'il tenait en réserve, et le système nerveux doit dans ces conditions entrer en jeu plus activement lui-même et quand ce dernier s'épuise, fatalement le muscle épuisé ne peut plus se contracter que mollement » (Mosso, 1895, p. 92).

Le projet scientifique de dégager une mesure de la fatigue pouvant démontrer le fondement physiologique du « sentiment de fatigue » induit toutefois chez ces auteurs la tentation d'assimiler l'impression subjective de fatigue exprimée à une dépense de « force nerveuse » physiologique. C'est le cas lorsque Mosso décrit la fatigue du professeur après la leçon. Dans son ouvrage, Mosso consacre en fait le plus grand nombre de pages au travail intellectuel. Les pathologies présentées par les travailleurs intellectuels sont alors perçues comme plus graves que celles des travailleurs manuels. Si les artistes ou les chercheurs peuvent parfois compenser ce phénomène grâce à la maîtrise qu'ils ont de leur temps de travail, cela n'est pas le cas, estime Mosso, des hommes politiques et des hommes d'affaire qui présentent souvent de graves troubles liés au surmenage cérébral. De même, le physiologiste italien estime que le travail de création serait particulièrement coûteux en « force nerveuse », comme le montrerait, d'après lui, la faible proportion d'obèses parmi les écrivains et les artistes.

Une telle analyse peut alors être récupérée pour une lecture partisane : si la fatigue intellectuelle a un coût physiologique plus important que la fatigue physique, les ouvriers ne sont pas légitimés à

réclamer des revenus comparables à ceux des fonctions intellectuelles. La théorie marxiste de l'exploitation de l'ouvrier par le propriétaire des moyens de production, supposé ne réaliser aucun travail, serait ainsi remise en cause. La direction d'une usine, la commercialisation des produits seraient des tâches entraînant de fortes dépenses d'énergie nerveuse et qui doivent être rémunérées en conséquence. Ce discours est parfaitement clair dans l'ouvrage de l'économiste André Liesse (*Le travail au point de vue scientifique, industriel et social*, 1899 ; cité dans Vatin, 1999) : « *Le travail mental* [...] *présente dans ses conséquences les mêmes caractères chimiques et physiologiques que le travail musculaire. Dans l'un et l'autre cas, il se forme - surtout sous l'influence de la fatigue où ils sont très apparents - des résidus des déchets, qui sont le plus souvent des urates. En cette circonstance, l'infériorité est pour le travail mental. L'individu qui pense ou écrit se débarrasse beaucoup moins bien de ces cendres physiologiques que les travailleurs musculaires* ».
Paradoxalement, l'insistance sur la fatigue nerveuse par rapport à la fatigue physique se retrouve encore chez les auteurs qui, au début du XXe siècle s'intéresseront à la dimension psychique et intellectuelle du travail ouvrier. Pour Josepha Ioteyko (1920), « le sentiment de fatigue » est un mécanisme d'origine centrale qui entre en jeu quand le message de la fatigue locale n'a pas été suffisamment écouté, il a donc une base physiologique. De même, Jean-Maurice Lahy note : « *Dans l'examen physiologique auquel on procède avec le dynamographe et l'ergographe, il s'agit surtout d'explorer l'état des commandes nerveuses qui agissent sur le muscle. Quiconque a essayé de maintenir aussi longtemps que possible un poids soulevé, ou simplement une main tendue, s'est rendu compte qu'après un temps dont la durée varie avec l'importance du poids, mais qui a toujours une limite, même s'il s'agit de la main tendue et vide, l'effort musculaire du début se transforme en effort de la volonté. A mesure que la fatigue grandit, on sent le cerveau prendre le pas sur le muscle et l'inciter à dominer la douleur causée par la fatigue* » (Lahy, 1927, cité dans Clot 1995).
Toutefois, la vision d'une fatigue reposant essentiellement sur des bases physiologiques est progressivement remise en cause au sein même du courant de la psychophysiologie. Le sentiment subjectif de fatigue et plus encore celui de lassitude apparaissent comme indépendants des mécanismes physiologiques mesurés par des appareils comme l'ergographe de Mosso, qui ne rendent compte, en fait, que de l'effort produit. De même, Binet montre en 1898 qu'il n'est pas possible de relier l'augmentation de l'effort intellectuel fournit par les écoliers en période d'examens à la consommation de pain (on constate même plutôt une baisse de la consommation). C'est la tentative même de fonder une théorie psychophysiologique de la fatigue qui est remise en cause. Ainsi, en 1924, dans la préface d'un ouvrage remettant en cause l'idée de mesure de la fatigue (*Les tests de fatigue, essais de critique théorique*, par Victor Dhers), le psychologue Henri Pieron remarque que « *la question trop complexe est en réalité mal posée. La fatigue est une notion pratique, de sens commun, qui enveloppe un complexus hétérogène, et que la science a adopté sans la définir avec précision* » (cité dans Vatin, 1999).

Malgré leur volonté d'œuvrer – au nom de la science – pour le bien du peuple et l'amélioration du sort des ouvriers, les spécialistes de psychophysiologie de la fatigue ont, dans un premier temps, rejoint les préjugés des spécialistes de la neurasthénie – pourtant nettement plus conservateurs – selon lesquels la fatigue liée aux activités intellectuelles serait plus pathogène que celle provoquée par le travail physique. Cette attitude est une relative constante dans l'histoire des pensées médicales sur la fatigue. La plupart des étiquettes de fatigue pathologique – acédie, mélancolie, neurasthénie, syndrome de fatigue chronique, etc. – ont toujours été associées, au moins au début, à des catégories sociales favorisées (Loriol, 2000). Le « rôle de malade » et les droits qui en découlent, légitimés par le diagnostic d'une « vraie maladie » est ainsi plus facilement accessible aux fatigués aisés qu'à ceux qui appartiennent aux milieux populaires ; notamment en France où les assurances sociales ont été difficilement et tardivement acceptées. Les difficultés rencontrées par Louis le Guillant et son équipe pour faire reconnaître par la profession médicale des syndromes tels que la névrose des téléphonistes (Doray, 1996 ; Loriol, 2000) témoignent – *a contrario* – de cette inégalité. Aujourd'hui encore, le stress professionnel n'est-il pas perçu comme l'apanage des cadres, malgré les études épidémiologiques et de médecine du travail démontrant l'inverse ?

Références

Beard, G., 1880, *A Practical Treatise on Nervous Exhaustion (Neurasthenia). Its Symptoms, Nature, Consequences and Treatment*, New York, William Wood.

Beard, G., 1881, *American nervousness. Its Causes and Consequences*, New York, William Wood.

Binet A. et Henri V., 1898, *La fatigue intellectuelle*, Paris Schleicher Frères, 338p.

Charle C., 1991, *Histoire sociale de la France au XIXe siècle*, Point seuil.

Clot Y., 1995, *Le travail sans l'homme ? Pour une psychologie des milieux de travail et de vie*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui », 275 p.

Corbin A. (sous la direction de), 1995, *L'avènement des loisirs, 1850-1930*, Paris, Aubier, 471p.

Doray B., 1996, Un regard sur l'œuvre de Louis Le Guillant dans le domaine de la psychopathologie du travail, dans *Les histoires de la psychologie du travail. Approches pluri-disciplinaires*, sous la direction de Yves Clot, Toulouse, Octares, pp. 125-138.

Friedmann G., 1946, *Les Problèmes humains du machinisme industriel*, Paris, Gallimard, 373 p.

Hassenteufel P., 1997, *Les médecins face à l'Etat. Une comparaison européenne*, Paris, Presses de Science Po, 367p.

Ioteyko J., *La fatigue*, Paris, Flammarion.

Killen A., 1998, Neurasthenia, Rationalization and the Telephone Operator, Exhibition "Work and Cuture", Landesgalerie, Linz.

Lahy J.M., 1927, *La sélection psychotechnique des travailleurs conducteurs de tramway et d'autobus*, Paris, Dunod.

Lepenies W., 1992 (1969), *Melancholy and Society*, Cambridge, Harvard University Press, 253 p.

Loriol M., 2000, *Le temps de la fatigue. La gestion sociale du mal-être au travail*, Paris, Anthropos, coll. « Sociologiques », 390p.

Loriol M., 2002, *L'impossible politique de santé publique en France*, Toulouse, Erès, collection « action santé », 2002, 168 p

Mosso A., 1905 (1895), *La fatigue intellectuelle et physique*, Paris, Félix Alcan.

Rabinbach A., 1990, *The Human Motor : Energy, Fatigue and the Origins of Modernity*, New York, Basic Books, 402 p.

Schivelbusch W., 1990, *Histoire des voyages en train*, Paris, Le Promeneur, 256 p.

Shorter E., 1992, *From Paralysis to Fatigue. A History of Psychsomatic Illness in the Modern Era*, New York, The Free Press, 419 p.

Vatin F., 1999, *Le travail, sciences et société*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, coll. « Sociologie du travail », 222 p.